

## L'Entrevu

Vous écrivez « pierre » ou « argile » ou « ombre », et aucun de ces mots n'a le temps de susciter une représentation emporté qu'il est par le mouvement de la phrase, lequel ne renvoie pas à la visibilité de l'une ou l'autre de ces choses, mais à quoi ? Vous pouvez, bien sûr, vous arrêter sur chacun d'eux et imaginer ou revoir telle ou telle image ressemblante - pas de problème tant que cette projection mentale fonctionne en se portant garante de la bonne relation que votre vocabulaire entretient avec la réalité. Attention à ne pas vous pencher alors sur le bord de l'image, vous risqueriez d'apercevoir le souffle qui en soutient la buée, puis cela même s'effacerait en ne laissant qu'un grand silence visuel...

Après quoi, rien ne pouvant sortir du rien, vous seriez bien obligé de ne voir à travers « pierre » ou « ombre » qu'une sorte de trou dévorateur de vue, de telle sorte qu'il vous faudrait reconnaître à la fin que l'inexistence est la condition même qui permet à vos phrases d'avancer. Voilà une pensée fort déplaisante et peu faite pour vous rassurer sur les conséquences de votre engagement dans l'écriture et sur la nature exacte de ce qu'elle exprime.

Vous combattez ce malaise en vous disant qu'il y a forcément une trace de pierre dans le mot « pierre », et cependant que de ce côté-là, vous recherchez un peu de sens, vous entrevoyez soudain un espace - oui, au bout de votre plume - un espace qui est du regard vide au milieu même du regard qu'à cet instant vous portez sur la page et aussi vers cette pierre incertaine... Vous devinez qu'il y a dans ce vide un chemin ou un abîme dans les dimensions desquels vous pourriez peut-être mener une vie abstraite - une vie pareille à celle de la langue - mais la vue se resserre sur votre main et le stylo, et cela vous ramène de ce côté-ci du présent, dans la conscience de votre petite activité...

Suffit-il de constater que l'on écrit pour que soient recousues les lèvres d'une séparation qui lézarde invisiblement la vie ? Le travail des mots est encore plus discret que le travail du temps. Et l'illusion est toujours là comme le remède, en vérité comme réparation. Les beaux papiers et les beaux caractères, les gravures et les gestes de couleurs lui confèrent une matérialité qui permet aux yeux de toucher ce qui, autrement, n'aurait pas la moindre chance d'exister.

Aussi, le cœur va-t-il de préférence vers l'éditeur qui transforme vos doutes en beauté parce qu'il sait les accueillir dans un espace qui, tout en étant de papier, les environne d'une présence. Peut-être suffit-il d'un format bien proportionné, d'une mise en pages juste, d'une composition adéquate pour que le plaisir des yeux génère une contre-absence capable de requalifier l'énergie de l'expression ?...

Bernard Noël